



DE L'ECONOMIE COMME ON DEVRAIT LA COMPRENDRE

Patrice SALINI

Revue Francophone du Développement Durable

2025 – n°25 – Mars

Pages 1 - 8.

ISSN 2269-1464

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://erasme.uca.fr/publications/revue-francophone-du-developpement-durable/>

Pour citer cet article

Salini P. (2023), De l'économie comme on devrait la comprendre, *Revue Francophone du Développement Durable*, n°25, Mars, p. 1 – 8.

De l'économie comme on devrait la comprendre

Patrice SALINI

Réseau Français de la System Dynamics Society

Résumé : L'économie est généralement abreuvée de discours théoriques, et de discussions sur ce qu'on appelle les agrégats de comptabilité nationale. Dans le même temps les modèles tendent à la parcimonie, tout en sacrifiant au dogme économétrique. L'économie appliquée nous impose d'aller dans le détail. De comprendre les dimensions temporelles et spatiales des dynamiques économiques, environnementales et sociales. L'économie, avant de se « cristalliser » dans des comptes, est avant tout mouvement, et rétroactions dans le temps et l'espace. Cet article en ébauche les conséquences sur l'économie politique.

Mots clé : dynamique, temps, délais, espace, géographie, modélisation, économie, mouvement, continu, discret.

Finalement, de quoi parle-t-on quand on traite de l'économie ? Ou plus précisément sur quoi débutent les ouvrages ou les conférences-phares des économistes ? Bref quels sont les thèmes, les concepts, les constats, les idées mis en avant ?

Marx avait choisi d'ouvrir le Capital par un chapitre sur les marchandises. Chemin escarpé confesse-t-il. Malthus, J.S. Mill, Piketty, embrayent sur la richesse et sa répartition, Ricardo parle d'emblée de valeur, et donc du travail, comme Smith se penche d'emblée sur la division du travail... On pourrait poursuivre ainsi à l'infini, différenciant les œuvres théoriques des exposés plus factuels, façonnés par la comptabilité nationale (quand elle existe). Que Keynes débute sa théorie générale par des considérations sur ce qui le différencie des « classiques », que Say s'interroge sur la division du « science », ou que Von Mises, comme Schumpeter nous parlent du capitalisme, ne change rien : dans leur écrasante majorité les économistes célèbres se battent sur le terrain théorique, et utilisent si ce n'est des abstractions (parfois fort utiles) du moins des thèmes généraux, et rarement (jamais) des interrogations sur la réalité du fonctionnement pratique de l'économie.

N'exagérons pas. Marchandises, richesse, division du travail, valeur, répartition... ne sont pas des mots creux. Ils mêlent des représentations de réalités à un effort de conceptualisation. Quand Jevons s'oppose à Ricardo sur la valeur ça se veut fondamental, fondateur, et concret. Mais ces mots ont le défaut de leur force simplificatrice. Ils excluent le comment, c'est à dire le processus temporel, géographique, physique, et parfois social (pas tous !!), organisationnel et institutionnel qui le sous-tend.

Dynamique

On dit souvent que Stuart Mill fût le premier, ou l'un des premiers à mettre de la dynamique dans la vision jusqu'alors statique de l'économie, comme Marx ou d'une certaine manière Malthus. Cette dimension, que d'autres ont résolument portée, est en effet centrale pour comprendre l'économie. Mais là encore, quand les économistes parlent de dynamique, de mouvement, ils débouchent souvent sur celle de la production ou du produit d'une société (d'un pays). Il s'agit d'une somme observée au cours d'une période de processus qui sont quasi-continus, dont on va étudier (analyser, comprendre) l'évolution temporelle. Le Produit Intérieur Brut (qu'on dit inventé par S. Kuznets en 1934) est ainsi l'indicateur le plus utilisé par les commentateurs de la chose économique. On peut en effet, à partir d'un tel concept (agrégat) discuter à la fois de son contenu et de sa répartition : comment le produit-on (ou qui), et comment le répartit-on ?

Résultat ou processus ?

Mais voilà, tout cela, même avec le détail des comptes nationaux ne nous renseigne pas sur les processus en œuvre, à moins de disposer d'informations sur les procédés mis en œuvre. C'est ce qu'on a réalisé en France en 1951-1954 en France avec un Tableau d'Echanges Interindustriels (TEI), dans la suite lointaine de Leontief (fin des années 1920). Le premier TEI français est dû à Louis-Pierre Blanc avec René Froment. Ce progrès est considérable et restera longtemps un véritable outil de planification. Or, si les TEI sont en valeur (ou en volume), ils reflètent en fait des réalités physiques. Concrètement ils exposent comment une production donnée (industrielle par exemple) se « nourrit » des produits des autres branches. Une approche qu'on peut étendre en intégrant un « contenu en importations ».

Derrière une relation, du temps et de la géographie

Mais une fois encore, il manque à ces tableaux - si difficiles à construire, au milieu du XX^e siècle - une double dimension temporelle et spatiale. La dimension temporelle est facile à comprendre.

Une production « ne tire pas » immédiatement et sans délais la production des branches dont elle a besoin. Plus encore, elle peut nécessiter non plus des « consommations intermédiaires intérieures », mais des importations et de nouveaux outils de production, autrement dit des investissements. Tout ceci requiert du temps. Entre parenthèses, rappeler cela c'est un peu comme « réinventer » l'évidence de la « comptabilité en partie double » que l'on dit antique, et qui était, semble-t-il, pratiquée dès avant la renaissance, mais dont la théorie nous a été exposée en Europe par Luca Pacioli (1494). Cette évidence (tout mouvement a une contrepartie), reflète bien cette articulation temporelle.

De son côté, la dimension spatiale va de soi. Les biens - ou services - nécessaires à la production ne sont pas élaborés sur le site de la branche qui les consomme. Il faut donc déplacer (transporter) ces biens ou les prestataires de service dans l'espace. En gros, il y a derrière chaque production un système logistique plus ou moins complexe qui a à traiter flux et stocks dans le temps et l'espace. Jadis, cette articulation spatiale se jouait majoritairement directement au sein des « unités de production ».

Les leçons de l'économie appliquée

Pour nous, qui pratiquons l'économie « appliquée », l'économie réside avant tout dans ces processus concrets, beaucoup plus que dans l'image qu'on en donne, plus statique, fondée essentiellement sur la « dynamique » (?) des agrégats.

L'enseignement de l'économie commence dans le meilleur des cas par une histoire de la pensée. Ce qui est utile et même indispensable si on prend le temps de contextualiser les écrits théoriques. Turgot n'écrit pas l'édit sur les corvées (qu'il fait abolir en 1776), dans un monde abstrait. On pêche en effet souvent par un trop faible regard sur le contexte socio-économique de l'élaboration de ces « pensées ». Au fond on néglige le « problème » que se pose l'auteur pour s'abattre sur sa seule production. Quesnay ou Smith ne vivent pas l'économie de Walras ou de Marx, encore moins de Keynes ou de Schumpeter et d'autres plus près de nous. Leur lecture devrait nous en convaincre.

Il est aisé de comprendre que ce qu'ils voient est différent. Certains d'entre-eux prennent soin de s'intéresser aux réalités, au fonctionnement pratique de l'économie, avant même de prétendre à théoriser. Mais hélas ils vont souvent assez vite privilégier la théorie, les généralisations, et leur conception de certains concepts-clefs. Valeur, richesse, au fond les agrégats ou des rapports sociaux de production...), à la fois entités conceptuelles et synthèses « économiques », l'emportent finalement sur les processus complexes. Même Marx, qui aime la complexité, ne s'embarrasse vite plus, il synthétise le mouvement en prophétisant sa fin, et en en définissant une fois pour toute le moteur. Il ne fait pas de la prospective, fort de sa théorie, il prophétise. Or, le moteur ne permet pas bien de définir le cheminement, le processus complexe, et encore moins ses irrégularités, ses aspérités, ses contradictions, ses fluctuations... ses rétroactions et ses cycles. Certes le temps est présent, mais tellement linéaire, prévisible, et l'espace s'est réfugié dans un ailleurs. Si le même Marx a eu le génie de voir que les transports « brisaient l'espace au moyen du temps », il en reste là. L'espace, et le temps sont des paramètres de la circulation et donc de la rotation du capital, et nous revenons là au concept de marchandise, et non à la complexité physique de l'économie.

Comprendre le comment

On a besoin certes de la « compréhension » théorique de l'économie que nous livrent les économistes, besoin de leurs débats, de leurs oppositions, mais quand il faut passer à l'économie politique (la politique économique) et l'analyse des mouvements des économies, il manque la prise en compte de la complexité, temporelle, physique, logistique, géographique.

L'économie alors s'échappe des agrégats, des concepts, des lois abstraites, pour plonger dans l'univers pratique du « comment ».

Le XIXème siècle nous donne un exemple saisissant de ce glissement possible, avec les travaux reliant directement l'univers physique (force, travail, usure, fatigue), à l'univers monétaire chez les ingénieurs (routes, chemins de fer, voie d'eau...). Là aussi il s'agit de comprendre et de justifier. Et le problème n'est pas simple. En effet, le passage du physique au monétaire n'est pas analytiquement évident. La connaissance des lois physiques, ne réduisant en rien la compréhension d'un système complexe. La parcimonie doit alors laisser place à la prise en compte de l'entrelacs complexe des interrelations, là où les joies de l'analyse statistique rétrospective et des régressions, doit laisser place au foisonnement des causalités, du temps et de l'espace. C'est tout l'enjeu de l'interrogation sur le devenir de nos sociétés. Leur complexité est tout aussi fondamentale que ce qui semble les mouvoir en « dernière instance ». Le concept s'efface derrière la complexité du monde.

Le piège de la parcimonie

L'argument des théoriciens et des modélisateurs (un théoricien est-il autre chose que celui qui expose un modèle verbal théorique ?), est que ce qui importe est bien la structure de leur modèle, c'est à dire un ensemble de « lois » économiques. A la limite peu leur importerait le chemin détourné que prend l'univers économique concret. C'est un peu l'économètre qui nous explique que peu importe la complexité du mécanisme qui aboutit (à coup presque sûr) à une relation simple entre deux variables.

L'un des grands progrès réalisés par l'économie politique a été de pouvoir désormais s'appuyer sur un univers chiffré considérable dont la Comptabilité Nationale est la principale ressource « logique et structurée » (Fourquer, 1980). En produisant d'abord des données de flux, mais aussi des données de stock (ou d'accumulation), organisées grâce à un corpus théorique (on peut toujours le contester mais il permet la comparabilité des données à travers le monde). La Comptabilité Nationale fournit aux théoriciens et aux modélisateurs la base statistique leur permettant de construire et ajuster leurs modèles.

La particularité des données est qu'elles sont organisées et produites pour construire des comptes annuels, et trimestriels. Ce qui revient à sommer des flux sur la période choisie, et arrêter les stocks en fin de période. La prise en compte du « mouvement économique » (la gestion du temps et de l'espace) est donc largement gommée, et les délais « compris » dans les rapports apparents entre variables de flux sommées. Autrement dit, les leçons tirées de l'observation de ces chiffres ne peuvent renseigner que sur des apparences de délais, et jamais sur le fonctionnement réel. On perd du détail diront certains, on perd la substance, la structure diront les autres, ce qui est bien plus fondamental, car en perdant la compréhension du mouvement, on ne peut interpréter le résultat.

La qualité

L'autre dimension sur laquelle bute régulièrement l'économie appliquée, est celle de la qualité. Comment en effet « apprécier », mesurer, prendre en compte ce qui se mesure peu, mal ou de manière objectivement subjective ?

On sait par exemple que la qualité de service peut jouer un rôle important dans la concurrence. Mais ce fait demeure souvent non mesuré. De même peut-on penser que les rapports socio-économiques ne se résument nullement aux seuls rapports de marché, ou que la mise en œuvre des processus de production ne se réduit nullement à des combinaisons (abstraites ?) travail-capital-technologie, mais intègre des savoirs faire accumulés.

On peut aller bien plus loin dans les exemples, en signalant le rôle de l'éducation et l'apprentissage, pour signifier que l'économie ne se résume pas à des lois générales combinées à des grandeurs chiffrées. Bien entendu, cela nous ramène d'une part à la question des modèles, mais aussi à la réalité multidimensionnelle de l'économie. Elle est aussi sociologique et psychologique (culture, idéologies), par-delà les moteurs principaux (déterminants) qui la dominent.

Mais revenons aux chiffres. La logique comptable consiste, pour les flux, à transformer un concept, par exemple la production qui est un processus (continu pendant une période de temps), en un résultat. In fine la production est le résultat (somme) du processus pendant un certain temps. Il n'y a plus alors de mouvement. Nous sommes passés d'un ensemble de processus plus ou moins continus à l'accumulation comptable de leur exécution pendant une période donnée. Si les stocks demeurent ce qu'ils sont (des accumulations de flux) qu'il s'agisse de stocks physiques, monétaires, ou monétisés à un moment donné, les flux ne sont pas à proprement parler des flux mais également des accumulations de flux.

Discrétisation

La simplification consistant à transformer un processus continu en états périodiques (stocks et sommes de flux), qui permet de disposer d'une représentation comptable des activités humaines rend du coup assez mal compte du mouvement économique réel. Il le simplifie, en gommant sa continuité, ce qui masque le temps (les délais) et le rôle singulier de l'espace et des déséquilibres spatiaux et temporels.

En un mot on a bien la production comme résultat pour une période donnée, mais non le processus. Or l'économie, est mouvement et non son image discrétisée.

Représentations et illusions comptables

Il y a une différence fondamentale entre la construction (numérique ou non) d'un modèle économique, et la recherche d'une optimisation - partielle ou non - par une organisation privée ou étatique d'une politique. Dans le premier cas la représentation et la compréhension globale l'emportent largement sur la recherche d'une solution concrète à un problème pratique. Or l'économie politique se trouve à la charnière des deux. Elle est à la fois représentation (donc, à due proportion idéologique), et recherche des lignes de conduite et des critères de choix, et d'évaluation. C'est la raison pour laquelle l'économie politique ne peut se contenter d'une représentation évacuant la complexité du mouvement et des interrelations socio-économiques. On est là, d'une certaine manière, aux antipodes des modèles modernes qui se résignent à renforcer leur parcimonie tout en complexifiant leur calcul d'équilibre... D'ailleurs cette question de l'équilibre - même comptable - devrait être regardée avec distance, tant l'équilibre n'est jamais - autrement que virtuellement - immédiat. Le temps et l'espace interviennent ici encore. On peut même arguer que certaines professions ont pour objet principal de nouer ces équilibres spatio-temporels comme le transport et le système bancaire, ou de spéculer sur ces écarts instantanés (trading ?).

Ce qu'on appelle souvent l'intermédiation économique ou financière reflète aussi ce « soucis » de « gérer » ce déséquilibre. Il nous semble donc illusoire de négliger le « mouvement », le temps, les espaces à briser, qui sont tous ensemble le champ de tant d'activités vitales ou parasites.

Politiques : « que se passera t'il si ? », « Et comment faire pour ? »

L'un des problèmes posés aux économistes par les politiques - si toutes fois on admet que ces derniers s'entourent d'avis - concerne l'impact des mesures qu'ils envisagent de prendre, ou, dans le meilleur des cas, l'éclairage des stratégies possibles pour atteindre des objectifs donnés. Quel que soit la vigueur des

politiques envisagées ou l'importance des objectifs poursuivis, qu'ils soient sociaux, macroéconomiques, sectoriels ou concernent des projets structurants (infrastructures...), le problème se résume alors à l'une des deux interrogations : 1. « Que se passera-t-il si... ? », et 2. « Comment faire pour ? ». Il saute immédiatement aux yeux que ces questions, au-delà de leur formulation théorique, politique et idéologique sont pratiques. Elles interrogent le « mouvement » que l'on espère pouvoir déclencher, et son (ses) résultat(s). On est ici dans un univers qui est multiforme. D'un côté il faut être capable de prévoir, donc disposer d'un modèle numérique permettant de décrire l'impact d'une série de décisions. De l'autre il faut savoir évaluer - c'est à dire livrer des indicateurs qui permettent de mettre les résultats attendus ou non (y compris le cheminement) en regard des objectifs poursuivis. Enfin, il faut savoir organiser, ordonnancer, parfois optimiser. Bien souvent, par erreur ou par manque d'outils, on ne répond que partiellement aux questions posées, en donnant par exemple un résultat plausible, mais en négligeant le cheminement qui y parvient. Toujours est-il que l'économiste est alors nécessairement plongé dans l'économie appliquée. Explorer les conséquences d'une politique - par exemple la politique protectionniste de Trump sur l'économie des USA, ou sur celle plus restreinte du secteur de l'automobile, ou de l'agro-alimentaire -, ou évaluer des stratégies permettant de réduire les émissions de gaz à effet de serre dans un domaine particulier, ou encore évaluer un grand projet d'infrastructure, relèvent de ces deux questions simples évoquées ci-dessus, et toutes deux ne peuvent se contenter de réponses extrapolant des tendances ou des relations économiques observées dans le passé, même au nom d'une certaine similitude. Contextes, comportements, acteurs, etc., ne sont pas immuables, et apprennent (s'adaptent) en fonction des événements. Des stratégies se construisent dans des contextes nouveaux.

Dynamique des systèmes

D'où l'intérêt de renouveler les approches et ne plus se contenter des seuls discours théoriques et des modèles économétriques. Il faut bien comprendre que l'approche que je préconise ici est celle de la dynamique des systèmes (due à Jay Forrester¹). Dans ce cadre, l'économie appliquée, tout en butant bien entendu sur de réels problèmes théoriques, ne peut se dispenser de s'intéresser aux conséquences au-delà des seuls effets directs. Or ces conséquences ne s'arrêtent pas au premier rang. Les transformations induites du fait, par exemple, d'une consommation nouvelle auront à leur tour des effets sur d'autres activités, d'autres acteurs, etc. Même si ces influences ne sont pas immédiates, elles existent bel et bien. L'approche systémique est donc tout simplement plus ouverte... Si

¹ Voir <https://www.researchgate.net/scientific-contributions/Jay-W-Forrester-79456751>

on voulait la représenter par rapport à une logique qui ne le serait pas, nous aurions d'un côté un écheveau complexe de relations d'influence (ou causales), et de l'autre quelques liens simples et très peu de rétroactions (Salini, 2017).

On ne va pas ici parler de modélisation et encore moins de technique, mais uniquement de principes. Ces principes sont ceux, qui consistent à partir d'une représentation du système considéré, de mener une analyse causale du système étudié. En fait d'analyse causale, il convient de décrire, soit sous forme de récit, soit sous forme de diagramme, le fonctionnement du système étudié. Le reste, la quantification, la recherche des valeurs numériques, est certes essentiel mais passe au second plan, même si la tâche est ardue. L'intérêt de cette approche n'est pas de prévoir mais plus modestement de simuler, c'est à dire de montrer, selon diverses hypothèses ce qui peut se passer, et surtout comment. On le répète : le « comment » est économiquement, socialement, politiquement et écologiquement fondamental et, on le sait, généralement tout, sauf linéaire et calme. Rien n'est homogène non plus dans le temps pas plus que dans l'espace, d'où l'impératif d'intégrer une dimension géographique dans nos approches.

Or nos ressources de calcul permettent de mieux en mieux de prendre en compte ces deux dimensions. Cette bonne nouvelle se heurte cependant à une connaissance souvent imparfaite et une compilation numérique défailante de données inexistantes, ou parcellaires.

Mais peu importe. Nous apprenons plus à travailler sur le fonctionnement de l'économie, et de manière spécifique, que de jouer avec les simples agrégats grossiers censés résumer le système économique.

Et nous nous enrichissons en cherchant à comprendre inlassablement son mouvement.

Références bibliographiques

SALINI P. (2017), *Introduction à la dynamique des systèmes*, L'Harmattan.

FOURQUER F. (1980), *Les comptes de la puissance*, Éditions Encre.